PHOTOGRAPHIE

VIES DE PARIAS

Le photographe bangladais Saiful Huq Omi a découvert le sort tragique des Rohingyas en visitant l'un des nombreux camps de réfugiés de son pays. Ce qui était au départ le sujet d'un reportage photo est devenu la grande cause de son existence.

LE LIVRE
136. I am Rohingya (« 136. Je suis rohingya »), Schilt Publishing, Amsterdam, 2018, 152 p., 45 €.

L'AUTEUR
Saiful Huq Omi est un photographe et documentariste bangladais. Il se fait connaître en 2006 par un livre consacré à la violence politique au Bangladesh, *Heroes Never Die*. Il entame ensuite, avec l'aide de la fondation Magnum, un projet de longue haleine sur les Rohingyas. Il a fondé l'école de photographie Counter Foto au Bangladesh et en Inde en 2012.

Été 2017. Des Rohingyas fuyant les persécutions en Birmanie arrivent dans le district de Cox's Bazar, dans le sud du Bangladesh.

« La Birmanie reconnaît la citoyenneté de plein droit aux membres de 135 groupes ethniques. Les Rohingyas n'en font pas partie. Ils constituent le 136e groupe », explique d'emblée le photographe bangladais Saiful Huq Omi pour éclairer le titre un peu énigmatique de son livre.

Cette minorité musulmane, dont la population est estimée à 1 million de personnes, est établie de longue date sur la côte ouest du pays, dans l'État de l'Arakan – qui a une frontière au nord avec le Bangladesh. Pour le reste de la population, bouddhiste, de l'Arakan et pour une majorité de Birmans, les Rohingyas sont des clandestins ayant migré du Bengale oriental (l'actuel Bangladesh) pendant la période coloniale britannique. La loi sur la nationalité, adoptée en 1982 du temps de la junte militaire et toujours en vigueur, dénie ainsi la citoyenneté birmane aux Rohingyas, qui se retrouvent de fait apatrides.

Depuis lors, beaucoup d'entre eux ont fui la Birmanie et trouvé refuge au Bangladesh voisin. C'est là que Saiful Huq Omi se confronte pour la première fois à une réalité qu'il n'aura de cesse de documenter et de dénoncer.

« Tout a commencé de façon très fortuite à l'été 2008. J'ignorais que j'étais sur le point d'ouvrir le chapitre des dix années suivantes de ma vie, raconte-t-il à la fin de l'ouvrage. Je me souviens très bien de ma première rencontre avec les Rohingyas. C'était une journée terriblement chaude de début mars. Je suis descendu du bus, je suis allé trouver le responsable du camp de réfugiés, je lui ai montré mon laissez-passer et je suis entré. Ma première visite n'a pas duré plus de dix jours. Je n'ai presque pas pris de photos, mais j'ai mené des centaines d'interviews. Je n'étais pas préparé à ce que j'ai vu ou entendu. Les histoires de persécutions, de viols, d'enlèvements, de travail forcé, de déplacements et de meurtres étaient atroces. Mais le fait que les Rohingyas soient abandonnés à leur sort était peut-être tout aussi horrible. Tout le monde s'en fichait. […] Je suis revenu, j'ai écouté mes enregistrements et j'ai revécu les terribles histoires. J'ai alors décidé que je devais travailler sur le sujet plus longuement. Deux ans plus tard, peut-être, j'ai réalisé que je ne pouvais pas le lâcher. Quand j'ai entamé mon travail avec les Rohingyas, j'étais quasiment le seul. Peu à peu, leur histoire est devenue une obsession pour moi. Je me suis mis à voyager à Cox's Bazar (Bangladesh), en Malaisie, en Inde, en Thaïlande, en Birmanie, au Royaume-Uni. J'exposais dans le monde entier. Je parlais et donnais des conférences. […] Ce qui était au départ un reportage photo est lentement devenu moi. C'était comme si j'étais moi-même devenu un Rohingya. »

Au bout de dix ans, Saiful Huq Omi se dit qu'il ferait bien de passer à autre chose et d'être plus présent pour sa famille. Mais, en août 2017, « la phase la plus extrême du génocide » débute dans l'Arakan. Fuyant les exactions de l'armée birmane, quelque 700 000 Rohingyas affluent au Bangladesh. Le photographe repart immédiatement sur le terrain pour rendre compte de cet exode.

Les réfugiés vivent entassés depuis plus d'un an dans des camps à proximité de la frontière. Dacca et Rangoun ont signé en janvier 2018 un accord en vue de leur rapatriement. Mais il n'a toujours pas été suivi d'effet, les réfugiés craignant de subir à nouveau des persécutions s'ils rentrent chez eux.

Le peu d'empressement de la dirigeante birmane Aung San Suu Kyi à régler la crise des Rohingyas a passablement terni l'image de celle qui suscitait l'admiration du monde entier. Elle conservera le Nobel de la paix décerné en 1991 pour sa lutte en faveur de la démocratie, mais la ville d'Édimbourg, le musée de l'Holocauste de Washington et l'ONG Amnesty International l'ont déchue des prix qu'ils lui avaient attribués. ■

— *Books*

Automne 2014. Saydul Islam est arrivé par bateau en Malaisie une semaine plus tôt, au terme d'un harassant périple d'un mois via la Thaïlande, où il s'est retrouvé aux mains de trafiquants d'être humains.

De nombreux Rohingyas réfugiés au Bangladesh trouvent à s'employer comme pêcheurs dans la ville portuaire de Cox's Bazar. Ils prennent la mer toute l'année, même quand les conditions météo ne s'y prêtent pas, ce que refusaient de faire les pêcheurs bangladais

Lorsqu'il pleut dans les camps de réfugiés du Bangladesh, les chemins deviennent impraticables. Les fortes pluies peuvent provoquer des glissements de terrain en raison du déboisement des collines avoisinantes. Il arrive que des coulées de boue engloutissent les logements de fortune des réfugiés, mais les Rohingyas n'ont pas d'autre endroit où aller.

Sheikh Mohammad est arrivé en Malaisie en 2011. Il a trouvé un emploi dans une usine de recyclage de pneus usagés. Peu de temps après, il a été victime d'un accident du travail qui lui a causé des brûlures au troisième degré sur 60 % du corps. Son employeur ne lui a versé aucune indemnité ; il n'a pas eu droit à une aide médicale ; et il ne percevait plus de salaire puisqu'il était incapable de travailler. Cette photo a été prise un mois après son accident.